

Université de Montréal

Autonomie et vulnérabilité : l'apport de l'autonomie relationnelle

par Sophia Baarabe

Département de philosophie
Faculté des arts et des sciences

Mémoire présenté en vue de l'obtention du grade de maître *ès arts* en philosophie, option
Philosophie au collégial

Octobre 2016

© Sophia Baarabe, 2016

Résumé

La définition commune du concept d'autonomie prend son origine dans les travaux d'Emmanuel Kant. Au XXe siècle, une lecture féministe de ce concept dénonce, en la faisant ressortir, une conception atomiste et masculine de l'autonomie, non représentative de la nature vulnérable et sociale de l'être humain. Ce mémoire explore les concepts d'autonomie et de vulnérabilité dans une perspective féministe en cherchant à établir comment il serait possible de concevoir l'agent moral comme étant autonome tout en étant dépendant de son environnement social. Le concept d'autonomie relationnelle proposé par Catriona Mackenzie et Natalie Stoljar constitue une alternative à la conception kantienne qui est plus en accord avec la sociabilité humaine.

Mots-clés : Autonomie libérale, Autonomie relationnelle, Vulnérabilité, Critique féministe

Abstract

The common definition of autonomy takes its origins from the works of Emmanuel Kant. During the twentieth century, a feminist lecture of this nature denounces, while also highlighting an atomistic and masculine conception of autonomy, non-representative of the vulnerable and social nature of the human being. This memoir explores the themes and concepts surrounding autonomy and vulnerability within a feminist perspective, while actively establishing the possibility of the moral agent as a separate and autonomous member, dependent on its social environment. The concept of relational autonomy proposed by Catriona Mackenzie and Natalie Stoljar constitutes an alternative to this Kant notion, which is further adjusted with human sociability.

Keywords : Liberal autonomy, Relational autonomy, Vulnerability, Feminist critique

Table des matières

INTRODUCTION	p. 6
I- L'AUTONOMIE	
a. Un idéal d'autonomie	p. 9
b. Deux conceptions philosophiques de l'autonomie	p. 10
c. Trois critiques de l'autonomie libérale kantienne	p. 15
d. Changement de paradigme : l'autonomie relationnelle	p. 23
II- LA VULNÉRABILITÉ	
a. Vulnérabilité et condition humaine	p. 31
b. Dépendance et autonomie	p. 39
III- RÉCONCILIATION ENTRE L'AUTONOMIE ET LA VULNÉRABILITÉ	
a. Comment les états de vulnérabilité minent-ils l'atteinte de l'autonomie?	p. 46
b. Comment être autonome tout en étant dépendant?	p. 48
CONCLUSION	p. 54
BIBLIOGRAPHIE	p. 56

Remerciements

Ce mémoire n'aurait jamais pu être déposé sans les précieux conseils de ma directrice Ryoa Chung et le soutien et la présence inconditionnelle de mon conjoint Pascal Léveillé. Je suis profondément reconnaissante, sachez-le.

Introduction

Ce mémoire explore les liens qui unissent autonomie et vulnérabilité. À première vue, les concepts de vulnérabilité et d'autonomie semblent s'opposer. Il est, en effet, difficile de se concevoir autonome tout en étant vulnérable. Il en va de la capacité de l'agent à s'autodéterminer. Mais l'examen critique auquel certaines auteures féministes américaines de la fin du XXe siècle et du début du XXIe siècle (pensons à Alison C. Jaggar, Marilyn A. Friedman, Diana Meyers ou encore à Lorraine Code) soumettront ces idées reçues mène à leur remise en question. En effet, ce serait par une corrélation simpliste que le concept d'autonomie, réduit à des intuitions erronées, fait attribuer une connotation péjorative à la vulnérabilité. Cette dernière devrait plutôt être conçue, non pas comme une entrave à l'autonomie, mais bien comme un état primaire et impossible à nier de la condition humaine. (Mackenzie, Rogers, Dodds, 2014).

Rejetant la conception traditionnelle de l'autonomie qui a eu tendance à mettre l'emphase sur l'indépendance et l'autosuffisance de l'agent, caractéristiques ayant souvent été associées au genre masculin, une théorie relationnelle de l'autonomie se développera au début des années 1980 dans les travaux d'auteures féministes, comme Jaggar (1983) ou Evelyn Keller (1985). Elles constateront que la tradition a exprimé un biais masculin dans la conceptualisation de cette qualité. Afin de se distancer d'une conception plus masculine, individualiste et rationaliste de l'autonomie, des philosophes

contemporaines comme Natalie Stoljar (2000) et Catriona Mackenzie (2000) offriront une définition de l'autonomie qui s'inscrit dans un cadre plus grand : les relations sociales. Elles apporteront ainsi un ajout innovateur à la conception traditionnelle de l'autonomie.

Ce mémoire a donc pour objet d'articuler une position selon laquelle les états de vulnérabilité n'empêchent pas le développement de l'autonomie chez l'agent. Nous chercherons à expliquer pourquoi la notion féministe d'autonomie relationnelle nous semble philosophiquement plus riche par rapport à la conception classique de l'autonomie libérale. Les concepts d'autonomie et de vulnérabilité devront être approfondis, respectivement dans le premier puis le deuxième chapitre. Dans un premier temps, un bref portrait de l'autonomie libérale permettra d'enchaîner avec trois critiques féministes formulées à l'endroit de cette conception. Suivra la caractérisation d'une conception relationnelle de l'autonomie, qui se veut une alternative. Dans un deuxième temps, le concept de vulnérabilité sera étudié en abordant la typologie de Catriona Mackenzie, Wendy Rogers et Susan Dodds (2014). Cette partie sera aussi l'occasion de développer une perspective féministe en abordant le problème de la surreprésentation des femmes dans les états de vulnérabilité. Ce court détour servira à mieux préparer la section suivante qui portera sur l'éthique du *care*, une théorie morale qui admet les liens de dépendance (notion d'interconnectivité) entre les êtres humains. Le troisième chapitre sera enfin l'occasion d'articuler une position selon laquelle les états de vulnérabilité n'empêchent pas le développement de l'autonomie chez l'agent. Dans la mesure où une

conception féministe de l'agentivité humaine implique nécessairement la reconnaissance des liens de dépendance, nous tenterons d'expliquer jusqu'à quel point l'autonomie peut être affectée, ou non, par divers états de vulnérabilité. À bien des égards, le concept d'autonomie relationnelle, qui met l'emphase sur la sphère sociale plutôt que sur l'autarcie, permet de mieux rendre compte du problème de la vulnérabilité.

I – L'autonomie

a. Un idéal d'autonomie

L'autonomie est un concept auquel nous faisons référence presque quotidiennement. Il s'agit d'un terme usuel qui renvoie, en Occident, à un idéal vers lequel devrait tendre tout être humain. Toute réflexion sur le concept incontournable d'autonomie a tôt fait d'évoquer, ne serait-ce qu'intuitivement, des notions comme l'atteinte de l'indépendance (tant financière qu'interpersonnelle), la rationalité ou encore l'autosuffisance. Pensons à un individu défait de ses chaînes, qui réussit à ne compter que sur lui-même afin de subvenir à ses besoins et de s'épanouir. Imaginons aussi une personne mature et raisonnable, qui fait appel à sa raison pour aborder les situations qui se présentent à elle. Enfin, pensons à l'individu qui ne fait appel à aucune aide extérieure et qui ne dépend que de lui-même. De toute évidence, l'autonomie est un idéal connoté très positivement que tout individu, semble-t-il, devrait chercher à réaliser. Or, la genèse conceptuelle d'une telle conception de l'autonomie réside en grande partie dans la philosophie pratique de Kant.

Le concept d'autonomie trouve sa place au centre de la conduite morale de l'agent. Dans la mesure où l'autonomie est au cœur d'un certain idéal normatif de la nature humaine, il est impératif de cerner de manière plus précise son contenu

philosophique. Cependant, un des objectifs de ce mémoire consiste à opposer, dans le cadre d'une analyse comparative critique, deux conceptions différentes de l'autonomie : l'autonomie libérale kantienne et l'autonomie relationnelle. Ce premier chapitre portera sur l'autonomie relationnelle. Cette conception de l'autonomie d'origine féministe se veut une réaction à l'interprétation individualiste de la philosophie morale kantienne. Ainsi, il est nécessaire de préciser en quelques lignes ce en quoi consiste l'autonomie libérale dans une perspective historique kantienne. Sans être exhaustif, ce passage demeure obligé pour mieux comprendre l'alternative critique que constitue l'autonomie relationnelle. Après quoi, trois critiques féministes formulées à l'endroit de cette conception libérale de l'autonomie kantienne seront présentées dans le but de mieux faire ressortir les lacunes auxquelles l'autonomie relationnelle tente de pallier.

b. Deux conceptions philosophiques de l'autonomie

Afin de mieux comprendre le point de départ critique du développement féministe de l'autonomie relationnelle, il importe de projeter une perspective historique sur la tradition philosophique du libéralisme qui a porté le concept d'autonomie en son sein. La théorie kantienne de l'autonomie compte parmi les sources philosophiques les plus importantes dans l'histoire des idées occidentales modernes. En effet, le concept d'autonomie est central dans la philosophie morale de Kant et permet l'articulation philosophique des notions de loi morale, de devoir et de liberté. Kant se distingue de ses prédécesseurs par sa manière d'aborder philosophiquement le mouvement des Lumières. Par contraste avec d'autres périodes historiques précédentes, Kant renouvelle

l'interprétation que l'on s'est faite de l'être humain en appelant à l'affranchissement du sujet moral et politique des sources et conditions de l'hétéronomie. Tel que l'affirme Lorraine Code :

In its Kantian origins, autonomy is an achievement of Enlightenment, understood as man's '*emergence from ... self-incurred immaturity*,' where the immaturity endemic to heteronomy manifests itself in an 'inability to use one's own understanding without the guidance of another.'¹

Doté de rationalité, l'être humain a en lui toutes les aptitudes nécessaires pour déterminer lui-même les principes moraux rationnels qui guideront sa conduite. Kant cherche à inciter l'être humain à reconnaître sa place dans le règne des fins et à exercer sa liberté en usant de ses facultés intellectuelles, qui lui permettent de s'affranchir des limitations imposées par sa nature sensible, de même que des sources hétéronomes d'autorité (politique, religieuse ou autre) :

La nécessité pratique d'agir d'après ce principe, c'est-à-dire, le devoir, ne repose nullement sur des sentiments, des impulsions et des penchants, mais seulement sur la relation des êtres raisonnables les uns avec les autres, – une relation où la volonté d'un être raisonnable doit toujours en même temps être considérée comme *législatrice*, parce que, si tel n'était pas le cas, cet être ne pourrait pas se concevoir comme *fin en soi*. La raison rapporte donc chaque maxime de la volonté, en tant qu'elle légifère universellement, à chaque autre volonté et même à chaque action commise envers soi-même, et cela non pas certes pour un quelconque autre motif pratique ou quelque avantage futur, mais en partant de l'idée de la *dignité* d'un être raisonnable qui n'obéit à nulle loi, si ce n'est celle qu'il instaure en même temps lui-même.²

La conduite morale des êtres humains rationnels ne doit donc se soumettre qu'à la loi morale qui s'exprime sous la forme de l'impératif catégorique dictant les principes universalisables de leurs devoirs. Cette manière d'envisager l'être humain, qui passe par le rejet de l'hétéronomie et de la soumission aux lois extérieures, se fonde sur une entière

¹ Code, L. (2000). *The perversion of autonomy and the subjection of women. Discourse of social advocacy at century's end*, p. 183.

² Kant, E. (1994). *Métaphysique des mœurs I*, p. 115.

capacité d'autodétermination. La liberté et l'autonomie seraient des vases communicants, l'une étant réductible à l'autre.

Plusieurs auteures féministes se baseront sur cette définition de l'autonomie libérale afin de fonder leurs critiques. Selon leur interprétation, l'autonomie libérale encourage un individualisme radical et dévalorise les relations sociales, perçues comme un facteur d'hétéronomie. « What lies at the heart of these charges is the conviction that the notion of individual autonomy is fundamentally individualistic and rationalistic. »³ Elles seraient une entrave à l'autonomie, puisqu'elles sont une source d'influences extérieures. L'émancipation, la liberté et l'autonomie ne seraient possibles qu'individuellement et supposent, en quelque sorte, que l'individu puisse s'extraire de toutes interactions sociales pouvant l'encombrer.

The most obvious example is the caricature of individual autonomy as exemplified by the self-sufficient, rugged male individualist, rational maximizing chooser of libertarian theory. It is this caricature that is often the target of feminist critiques of autonomy.⁴

L'autonomie relationnelle, proposée par certaines auteures féministes, se veut une réponse critique à cette interprétation rigide de l'autonomie libérale kantienne. On trouve dès l'an 2000, un exemple de ce type d'approches dans un texte⁵ de Mackenzie et Stoljar. Celles-ci privilégient une approche plus *gender-neutral* (neutralité genrée), moins restrictive et idéaliste de l'autonomie. Sans surprise, la composante relationnelle est au cœur de cette conception. Contrairement à sa version libérale, l'autonomie relationnelle

³ Mackenzie, C., Stoljar, N., (2000). *Relational Autonomy. Feminist perspectives on autonomy, agency, and the social self*, p. 3.

⁴ *Ibid.*, p. 5.

⁵ *Ibid.*

s'intéresse particulièrement aux relations sociales dans la constitution et le développement de l'autonomie personnelle de chacun. En effet, étant donné que les relations sociales sont essentielles à la construction de la personne, ce serait une erreur d'extraire cette composante et de la considérer comme un obstacle à l'atteinte de l'autonomie. Mackenzie et Stoljar cherchent, par cette approche, à remédier à l'association quasi intuitive faite entre autonomie et autosuffisance qui, à leurs yeux, est erronée. Mais pour le moment, laissons de côté l'analyse plus technique de cette relation (qui fera partie du dernier chapitre de ce mémoire) pour préciser davantage, grâce aux travaux de Jane Dryden, les grandes lignes d'une approche relationnelle de l'autonomie.

Dans son article de 2010 simplement intitulé « Autonomy », Dryden résume succinctement les multiples approches de l'autonomie relationnelle :

In general, on relational autonomy accounts, autonomy is seen as an ideal by which we can measure how well an agent is able to negotiate his or her pursuit of goals and commitments, some which may be self-chosen, and some the result of social and relational influences. Social and relational ties are examined in terms of their effect on an agent's competency in this negotiation: some give strength, others create obstacles, and others are ambiguous. The primary focus of most relational autonomy accounts, however, tends to be less on procedure and more on changing the model of autonomy of the autonomous self from an individualistic one to one embedded in a social context.⁶

Dryden met l'emphase sur deux aspects propres à cette conception de l'autonomie⁷ : d'une part, les relations sociales comme source de valeurs et, d'autre part, l'attachement découlant de ces relations. Cette approche soutient que les relations sociales ont une valeur intrinsèque, constitutive du développement de l'autonomie. Dans une lecture

⁶ Dryden, J. (2010). Autonomy. *Internet Encyclopedia of Philosophy*.
<http://www.iep.utm.edu/autonomy/>

⁷ *Ibid.*

féministe de la conception libérale de l'autonomie, de telles relations auraient tendance à être perçues comme représentant une entrave à l'exercice individuel d'autodétermination. Le sujet autonome y est conçu comme celui qui agit en fonction de ses valeurs, de ses projets qu'il aura déterminés en accord avec sa conception de la vie bonne. Mais selon les tenants de l'approche relationnelle, cela ne peut s'accomplir qu'à travers les relations sociales, étant donné que le sujet autonome se construit au fil de différents rapports sociaux. Les penseurs de l'autonomie relationnelle entament donc une déconstruction de l'individualisme au fondement même de l'autonomie libérale. L'accent est mis sur la valeur intrinsèque des relations sociales dans la vie d'un individu et sur le caractère fondamentalement social de l'être humain.

Notons que dans ces deux manières opposées de concevoir la chose, la capacité réflexive de l'être humain demeure au cœur de l'autonomie. Elles pourraient donc toutes les deux être qualifiées de *ratiocentriques*; elles font reposer l'autonomie de l'agent sur sa rationalité, mais dans des contextes différents. Du côté de la conception libérale kantienne, la relation est évidente. C'est la raison qui permet de déterminer les lois morales qui dictent la conduite de l'agent et qui le rend proprement libre. Du côté de la conception relationnelle, l'autonomie fonde ses assises sur le processus réflexif propre de chaque individu dans l'environnement social auquel il appartient. Cette théorie soutient que l'atteinte de l'autonomie n'est possible que dans un contexte social où le développement individuel relève des valeurs propres de chaque individu, valeurs construites et déterminées par des circonstances propres à l'agent. Mais, tout compte fait,

tant dans la première approche que dans la seconde, si les capacités cognitives de l'agent sont minées, produisant une incapacité de réfléchir, de se questionner, de prendre du recul ou de déterminer ses préférences, l'autonomie s'en trouvera condamnée.

c. Trois critiques de l'autonomie libérale kantienne

Dans *Relational Autonomy: Feminist perspectives on Autonomy, Agency, and the Social Self*⁸, Mackenzie et Stoljar identifient cinq perspectives critiques contre la conception libérale kantienne de l'autonomie : le registre symbolique, le registre métaphysique, l'approche du *care*, la perspective postmoderniste et la question de la diversité. De ces cinq perspectives, trois méritent d'être développées pour préparer notre étude du concept de vulnérabilité : la critique symbolique, la critique métaphysique et la critique du *care*.

Dans un premier temps, la critique symbolique⁹ fait référence au sens familier, traditionnel, bref au symbole socialement et culturellement attribué à l'autonomie. Cette critique ne s'articule donc pas autour d'un point particulier. Elle a comme objectif de dénoncer l'individualisme encouragé par l'interprétation faite de l'autonomie libérale et l'idéalisation que l'on se fait de l'être humain autonome autosuffisant. Elle critique aussi la conviction selon laquelle l'autonomie relève uniquement de choix personnels rationnels.

⁸ Mackenzie, C, Stoljar, N., (2000). *Relational Autonomy. Feminist perspectives on autonomy, agency, and the social self*.

⁹ Nelson, E. (2013). *Law, policy and reproductive autonomy*.

Dans son article *The Perversion of Autonomy and the Subjection of Women*, Lorraine Code abonde dans le même sens que la thèse défendue par Mackenzie et Stoljar dans leur dernier ouvrage. Elle remarque l'obsession généralisée que l'on retrouve en Occident envers l'atteinte de cet idéal. Tout individu cherche à tendre vers celui-ci :

It descriptively configures and prescriptively animates the discourses of self-sufficient individualism in which 'autonomous man' retains his place as an iconic figure, emblematic of an unrealistic imperative towards self-reliant self-making.¹⁰

Code dénonce cette conception de l'être humain autonome et autosuffisant, une conception qui est devenue un objectif de vie pour une majorité d'individus. Elle est d'avis que cet *individualisme autosuffisant* est tout simplement irréalisable et impraticable en raison de la nature humaine. Afin de supporter sa thèse, Code fera référence aux travaux de Nancy Chodorow¹¹. Selon Chodorow, il est difficile de soutenir un tel individualisme en raison des *caractéristiques sociales de l'être humain*. Ses recherches concluent qu'un individu naît, grandit et s'épanouit entouré de personnes aux différents moments de sa vie. Il ne peut être compris et conçu autrement qu'à l'intérieur d'un environnement interindividuel. Code mettra à profit cette idée pour raffiner sa thèse. Comment pouvons-nous tendre vers un objectif de vie qui est contraire à notre condition humaine? Comment serait-il possible de chercher l'atteinte d'une telle autonomie lorsqu'elle impliquerait de rompre des liens constitutifs de notre personne? Selon Chodorow, cette autosuffisance passera par *l'isolement, un détachement, une absence de relations sociales*. Autrement dit, les relations épanouissantes d'un individu seraient une

¹⁰ Code, L., *op.cit.*, p. 183.

¹¹ Chodorow, N. (1986). *Toward a Relational Individualism: The Mediation of Self Through Psychoanalysis*, p. 197-207.

menace à la réalisation de ce but. La recherche de l'autarcie n'encouragerait pas le développement des relations, mais bien un délaissement de celles-ci. Code reprendra donc cette conclusion afin d'inférer que la nature humaine serait fondamentalement sociale. Telle est la critique symbolique présentée comme que Code la conçoit :

Autonomous man is – and should be – self-sufficient, independent, and self-reliant, a self-realizing individual who directed his efforts toward maximizing his personal gains. His independence is under constant threat from other (equally self-serving) individuals: hence he devises rules to protect himself from intrusion. Talk of rights, rational self-interest, expedience, and efficiency permeates his moral, social, and political discourse. In short, there has been a gradual alignment of *autonomy* and *individualism*.¹²

Par ailleurs, dans son article « Second Persons » (1991), Code critique aussi la conception exclusivement *rationaliste* de l'agent autonome. Il serait idéaliste, selon elle, de croire que l'exercice de l'autonomie dépend exclusivement de choix rationnels. Qu'en est-il des circonstances extérieures, du contexte sociopolitique, de l'éducation reçue? Toutes ces facettes forment l'individu tel qu'il est et influenceront sa prise de décisions. Il n'est jamais uniquement question de choix rationnels. Nous n'avons jamais affaire à un individu seul, exclu de tout contact, qui ne répond qu'à la raison et à la logique. *Chaque choix s'inscrit dans un contexte* et l'agent ne peut s'en être défait. Code cherche ici à déconstruire cette vision selon laquelle l'autonomie ne réside que dans le sujet rationnel et ses actions. L'individu rationnel fait partie d'un contexte social qu'on ne peut ignorer et qui influencera en partie les choix et les actions posées. Ces dernières ne seront pas continuellement conformes à une approche cartésienne. Ainsi, on peut dire que la critique de Code s'inscrit avec justesse dans les travaux de recherche de Mackenzie et Stoljar :

¹² Code, L. (1991). *Second Persons*, p. 78.

Exhortations about ‘being one’s own person’ and having a coherent ‘life plan’, which infuse twentieth-century social-political discourse, continue to promote self-determination both descriptively and normatively, as though its possibility and desirability were *hors de question*.¹³

Dans un deuxième temps, la critique métaphysique s’élabore davantage en tant que réponse à une interprétation libérale de l’autonomie kantienne développée à partir des années 1970 et qui valorise l’idéal d’autonomie en raison de son potentiel libérateur dans une perspective féministe. À partir des années 1980, cette interprétation sera remise en question par des auteures elles-mêmes féministes en raison d’une vision atomiste qui y est sous-jacente. En effet, ces auteures féministes (dont fait partie Lorraine Code) s’éloignent progressivement de cette conception pour développer une théorie relationnelle de l’autonomie¹⁴. Par vision atomiste, on entend cette image de *l’homme autonome* qui n’a pas besoin d’autrui, qui entretient peu de contacts sociaux, un atome dépourvu de liens. Cette attitude vis-à-vis la socialisation privilégierait l’atteinte de l’autonomie, ce qui est contestable. Cette critique est dite *métaphysique*, car elle cherche à contester cet individualisme qui constituerait le cœur de la nature essentielle de l’être humain. Mackenzie et Stoljar la résumant ainsi:

They (the metaphysical critiques) claim that attributing autonomy to agents is tantamount to supposing that agents are atomistic, or separate, or radically individualistic. Since, as feminists and others have pointed out, agents are socially embedded and seem to be at least partially constituted by the social relations in which they stand, if attributing autonomy to agents is indeed to presuppose individualism or atomism, then it seems that the attempt to articulate autonomy rests on a mistake.¹⁵

¹³ Mackenzie, C., Stoljar, N., *op. cit.*, p. 7.

¹⁴ Friedman, M. (1997). *Autonomy and Social Relationships. Rethinking the Feminist Critique*, p. 40-61.

¹⁵ Mackenzie, C., Stoljar, N., *op.cit.*, p.7.

La critique métaphysique se prononce davantage sur une *version atomiste masculine*. Elle se caractérise par son explicitation des *stéréotypes genrés*, des différences hommes-femmes. La représentation métaphysique de l'agent autonome se dédie à une analyse critique de ces stéréotypes. Elle fait l'examen de la croyance historiquement inscrite selon laquelle *l'exercice de la rationalité* et de l'autonomie est réservé au *genre masculin*. À l'opposé, ce stéréotype laisse croire que les sphères de l'émotion, du sentiment et des rapports sociaux sont l'affaire du genre féminin.

Marilyn Friedman discute cet enjeu dans son article « *Autonomy, Social Disruptions and Women* »¹⁶ (2000). Elle critique le sens populaire conféré à l'autonomie et son association spontanée aux *stéréotypes masculins*. Selon elle, cette composante atomiste néglige l'importance des relations sociales, symbole féminin par excellence, et de ce fait, exclut les femmes de cette définition de l'autonomie :

The more frequent appearance of autonomy in men than in women, combined with the association of stereotypically masculine but not feminine traits with autonomy, might unwittingly bias philosophical investigations of autonomy.¹⁷

En d'autres termes, le problème cerné par Friedman se trouve dans cette conception trop stéréotypée que l'on se fait de l'autonomie dans une vision atomiste. Or, cette conception de l'être humain n'est pas représentative de la réalité. Elle ignore, selon Friedman, un aspect incontournable de la nature humaine : la socialisation.

Some feminists worry that the very concept of autonomy has been irremediably contaminated by this atomistic approach, which neglects the social relationships that are vital for developing the character traits required for mature autonomy competency. [...]

¹⁶ Friedman, M. (2000). *Autonomy, Social Disruptions, and Women*.

¹⁷ Friedman, M., *op cit.*, p. 39.

By neglecting to mention the role of socialization in the development of mature autonomy competency, traditional accounts of autonomy ignore one crucial way in which autonomous persons are ultimately dependent persons after all, and in particular, dependent on women's nurturing.¹⁸

Contrairement à la croyance populaire, le développement de l'autonomie se fait à travers les rapports sociaux. Cette capacité de l'agent repose sur le caractère interpersonnel de l'être humain et de son exercice exclusivement réalisable dans un contexte social. Friedman propose donc de se défaire de la conception atomiste individualiste de l'autonomie pour plutôt privilégier une approche relationnelle de l'autonomie dont la définition ne serait pas *genrée*.

Dans un dernier temps, la critique du *care* s'inscrit dans la continuation de la critique métaphysique, selon Mackenzie et Stoljar. Cependant, elle met l'accent sur la reconnaissance des relations de dépendance et d'attachement inhérentes à toute vie humaine. La critique du *care* s'efforce d'approfondir l'idée selon laquelle la recherche d'idéaux d'indépendance et d'autosuffisance, d'une part, et la reconnaissance des *relations de dépendance*, d'autre part, sont mutuellement exclusives. L'atteinte de tels idéaux ne peut se faire qu'au détriment de riches relations de dépendance dans le développement individuel de chacun. La critique du *care* propose une reconceptualisation de l'autonomie, encore une fois *moins genrée*, qui ne se caractérise pas par des traits stéréotypés masculins, mais plutôt par des traits *humains*. Dans cette nouvelle conception, l'autonomie pourrait être associée à des notions telles que le *care*, les relations sociales, les relations de dépendance, l'empathie, le souci ou l'offre de soins et de soutien à autrui.

¹⁸ Friedman, M., *op cit.*, p. 39.

Ces notions, selon la critique du *care*, sont inhérentes à toute vie humaine. L'autonomie et les relations de dépendance deviendraient alors des idées cohérentes qui ne seraient plus mutuellement exclusives :

According to care critiques, traditional ideals of autonomy give normative primacy to independence, self-sufficiency, and separation of others, at the expense of a recognition of the value of relations of dependency and interconnection. Since such relations have historically been central to women's lives and symbolically associated with femininity, it is argued that traditional conceptions of autonomy not only devalue women's experience and those values arising from it, such as love, loyalty, friendship and care, but also are defined in opposition of femininity. Traditional conceptions are thus masculinist conceptions.¹⁹

Par ailleurs, la critique du *care* peut définitivement être qualifiée de position féministe, pour les raisons suivantes. La conception libérale traditionnelle de l'autonomie repose sur des stéréotypes masculins et, en définitive, est considérée comme simpliste et injuste. Simpliste, en effet, car elle réduit l'exercice de l'autonomie à des caractéristiques de base qui ne rendent pas compte de la complexité de cette notion en philosophie morale, qui relève en partie de la nature humaine et non essentiellement de la rationalité, telle que l'a longtemps conçu la tradition. D'autre part, la critique du *care* cherche à défendre *les intérêts féminins*. Les auteures féministes sont d'avis que nous avons affaire ici à une illustration injuste et réductrice du rôle des femmes dans l'exercice de la moralité. Comme Mackenzie et Stoljar le mentionnent dans leur ouvrage *Relational Autonomy*, les relations sociales et de dépendance furent socialement et historiquement constitutives du quotidien des femmes. Chercher à agencer la conception libérale à l'aptitude à l'autonomie ne peut qu'engendrer une dépréciation de l'approche relationnelle féminine de l'autonomie et de son expression, tout en conférant une supériorité au genre masculin.

¹⁹ Mackenzie, C., Stoljar, N. (2000). *Introduction: Autonomy refigured*, p. 9.

La critique du *care* remet en question l'idée selon laquelle le rôle de *one-caring* (la personne qui se soucie de), historiquement et culturellement massivement associé au genre féminin, empêcherait les femmes de se considérer autonomes selon une définition libérale de l'autonomie. Au lieu d'idéaliser l'indépendance et l'autosuffisance, les auteures féministes du *care* demandent : pourquoi ne pas idéaliser les relations d'aide et de dépendance? Pourquoi ne pas plutôt valoriser l'interdépendance et le développement interpersonnel lorsqu'il est question d'autonomie? Selon elles, un changement de paradigme est de mise, dans une certaine mesure, afin de pouvoir concevoir l'autonomie dans une perspective *one-caring* et *one-cared-for* (la personne dont on se soucie). On considérera donc l'éthique du *care* comme une éthique subjective, qui repose sur le comportement des agents concernés, et non comme une approche de prescriptions catégoriques telle que l'est l'éthique kantienne :

Today we are asked to believe that women's 'lack of experience in the world' keeps them at an inferior stage in moral development. I am suggesting, to the contrary, that a powerful and coherent ethic and, indeed, a different sort of world may be built on the natural caring so familiar to women.²⁰

Au final, ces trois critiques féministes formulées à l'endroit de la conception libérale de l'autonomie mettent une chose commune en évidence : un biais masculin qui ne tient pas compte de la nature humaine dans sa globalité. Ce qui explique pourquoi ces auteures féministes offriront un concept plus *gender-neutral* et plus approprié à la réalité féminine, voire plus conforme à la nature des êtres humains : l'autonomie relationnelle.

²⁰ Nodding, N. (1984). *Caring, a feminine approach to ethics & moral education*, p. 46.

d. Changement de paradigme : l'autonomie relationnelle

L'autonomie relationnelle se développe en réaction aux problèmes que soulève la conception libérale kantienne de l'autonomie :

Crudely stated, the charge is that the concept of autonomy is inherently masculinist, that it is inextricably bound with masculine character ideals, with assumptions about selfhood and agency that are metaphysically, epistemologically, and ethically problematic from a feminist perspective, and with political traditions that historically have been hostile to women's interests and freedom.²¹

L'autonomie relationnelle se positionne donc clairement comme une approche féministe, en ayant comme objectif la mise en place d'une conception de l'autonomie qui est plus cohérente avec les considérations pratiques du genre féminin. Les trois critiques nous ont permis de contraster ces deux conceptions en ciblant les lacunes de l'autonomie libérale et en mettant l'accent sur ce que n'est pas l'autonomie relationnelle. Passons maintenant à une caractérisation positive de cette dernière.

Dans son article *Three Dimensions of Autonomy: A Relational Analysis*, Mackenzie (2014) s'oppose à une vision unitaire du concept d'autonomie et présente plutôt son étude dans une perspective multidimensionnelle.²² Elle note trois axes de la théorie relationnelle : *self-determination* (l'autodétermination), *self-governance* (la gouvernance de soi) et *self-authorization* (la légitimité de soi comme autorité normative). Ces dimensions, selon l'auteure, rendent compte de la complexité du caractère autonome de tout agent. Cette nouvelle approche philosophique reconnaît la place que doivent occuper les idées de dépendance et de vulnérabilité humaines, délaissant ainsi une vision

²¹ Mackenzie, C., Stoljar, N., *op cit.*, p. 3.

²² Mackenzie, C. (2014). *Three Dimensions of Autonomy: A Relational analysis*, p. 16.

de l'agent autonome autosuffisant et indépendant.²³ Elle défend une représentation de l'agent autonome comme étant socialement déterminé et reconnaît le rôle de cette influence dans l'évolution de son identité personnelle. Il s'agit bien ici d'une approche plus globale et non d'une conception stricte :

The term 'relational autonomy', as we understand it, does not refer to a single unified conception of autonomy but is rather an umbrella term, designating a range of related perspectives. These perspectives are premised in a shared conviction, the conviction that persons are socially embedded and that agents' identities are formed with the context of social relationships and shaped by a complex of intersecting social determinants.²⁴

Les différentes interprétations de l'autonomie relationnelle partagent une base commune : la socialisation. Ce concept est la clé de voûte de cette approche.

Par socialisation, nous entendons la reconnaissance du fait que le développement de notre individualité se produit dans un contexte social, caractérisant un aspect constitutif de notre personne²⁵. Étant donné ce constat, il serait donc incohérent d'aborder l'autonomie dans une approche individualiste. Lorraine Code critique la vision de l'agent autosuffisant, phénomène qui, selon elle, relève de l'artificiel, dans son article *Second Persons*. Code défend l'impossibilité d'une version atomiste de l'être humain, car elle ne tient pas compte de sa réalité matérielle ni de sa nature foncièrement sociale : « One is always a 'second person,' open to the effects of an interdependence that is manifested as much in a propensity to be influenced as it is in a capacity to influence. »²⁶ L'étude de

²³ *Ibid.*, p. 21.

²⁴ Mackenzie, C., Stoljar, N., *op cit.*, .p. 4.

²⁵ Cette définition n'en est pas une proposée par les auteures étudiées. Suite à de multiples lectures, c'est ainsi que nous choisissons de résumer en quelques mots la socialisation.

²⁶ Code, L. (1991). *Seconds Persons*, p. 363.

l'autonomie ne peut commencer que par la reconnaissance de la place d'autrui dans le développement. Ainsi, comment considérer le résultat, être autonome, comme étant une réalisation, un accomplissement personnel, lorsque cela se produit au fil de relations de dépendance et d'interactions sociales? L'autonomie relationnelle reconnaît la socialisation telle qu'expliquée par Code et l'intègre complètement.

Cela dit, l'autonomie relationnelle peut se manifester de deux manières. Dans *Feminist Perspectives on Autonomy* (2013), Natalie Stoljar présente ces deux formes : la théorie de l'autonomie relationnelle *procédurale* et la théorie de l'autonomie relationnelle *causale*. La théorie procédurale se sépare aussi selon deux approches : *strong-substantive* (substantiel fort) et *weak-substantive* (substantiel faible). Lorsqu'il s'agit d'une approche procédurale, les décisions de l'agent sont *content-neutral* (neutre au niveau du contenu) et doivent relever d'une réflexion critique afin d'être qualifiées d'autonomes :

They claim that autonomy is achieved when the agent undergoes, or has the capacity to undergo, an internal intellectual process of reflecting on her motivations, beliefs, and values, and then revising her preferences in the light of such reflection. This process is said to be 'content-neutral' because the outcome of the process of critical reflection, whatever their content, will be autonomous.²⁷

Ainsi, l'atteinte ou non de l'autonomie ne relèvera pas du contenu des préférences et des choix qui ont mené à la prise de décisions de l'agent. Autrement dit, selon la théorie procédurale, l'autonomie est achevée lorsque les décisions prises par l'agent sont précédées d'un processus réflexif intime et en accord avec les croyances, valeurs et

²⁷ Stoljar, N. (2013). *Feminist Perspectives on Autonomy*. <http://plato.stanford.edu/entries/feminism-autonomy/>

émotions de celui-ci. Quelle que soit la décision de l'agent, c'est le processus réflexif qui compte.

La distinction entre les approches substantielles *forte* et *faible* de l'autonomie relationnelle s'opère en fonction de l'influence des contraintes normatives dans la prise de décision de l'agent. Une contrainte normative serait un idéal de conduite ou encore un ensemble de règles prescriptives déterminées par des normes sociales. Stoljar reprend cette distinction dans son article :

According to 'strong substantive' approaches, 'the contents of the preferences or values that agents can form or act on autonomously are subject to direct normative accounts.' (Benson 2005, 133). A preference to be enslaved or to be subservient cannot be autonomous on strong substantive accounts. 'Weak substantive' approaches build in normative content, and hence are substantive, yet they do not place direct normative constraints on the contents of agents' preferences (Benson 2005, Richardson 2001).²⁸

Selon, l'approche substantielle *forte*, les préférences, les choix et les valeurs de l'agent sont sujets à des contraintes normatives. On note une influence non-négligeable sur le contenu de ces préférences et les motivations de l'agent. L'approche substantielle *faible*, quant à elle, est moins restrictive à propos de la puissance de ces contraintes sur l'agent. Ces préférences se trouvent bien dans un contexte où les contraintes normatives sont présentes, mais elles ne sont pas directement soumises à leur influence.

Quant à la forme causale de la théorie de l'autonomie relationnelle, elle ne s'intéresse pas au contenu des préférences de l'agent, mais plutôt au contexte, aux

²⁸ *Ibid.*

circonstances sociohistoriques dans lesquelles l'agent se trouve : « Causal conceptions acknowledge the impact of both social relationships and socio-historical circumstances on agents' capacities. »²⁹ L'autonomie d'un agent est déterminée par la présence ou l'absence de rapports sociaux qui seraient significatifs dans le développement individuel, mais aussi par le contexte historique dans lequel il évoluera. Contrairement à l'approche procédurale, la forme causale ne se préoccupe ni des décisions de l'agent, ni du contenu de ses préférences. Or, nous pensons que ces deux aspects, le contenu des décisions et le contexte historique, déterminent ensemble l'exercice de l'autonomie :

This account of local autonomy is constitutively relational because no matter how robust an agents' psychological capacities, if the relevant external conditions do not obtain at a time, it is not possible for the agent's preference at that time to be autonomous.³⁰

Ces différentes formes de l'autonomie relationnelle permettent de mieux cerner cette conception de l'autonomie. Retenons les éléments essentiels suivants :

1. D'abord, l'autonomie relationnelle s'inscrit uniquement dans un cadre de socialisation. Ce cadre serait l'unique manière de considérer l'être humain en rendant compte de sa nature sociale.
2. Ensuite, les théories procédurale et causale permettent une interprétation de l'agent autonome qui relèvera des circonstances présentes. Qu'il s'agisse d'un environnement qui puisse influencer un agent dans sa prise de décisions ou d'un contexte historique qui détermine involontairement les choix d'un agent, l'être humain ne peut être étudié en dehors de son contexte.

²⁹ *Ibid.*

³⁰ *Ibid.*

3. Finalement, l'exercice et l'atteinte de l'autonomie sont directement déterminés par l'environnement social de l'agent.

Force est de constater que l'autonomie relationnelle est une théorie bien plus riche, qui tient mieux compte de la réalité que l'interprétation libérale de l'autonomie. En effet, l'autonomie relationnelle offre une version non-genrée de l'idéal d'autonomie. Cette qualité est ainsi développée au fil des relations sociales et des rapports que l'agent entretient au cours de sa vie. La non-reconnaissance de la sphère sociale dans la vie d'un individu est plutôt considérée, selon l'interprétation relationnelle, comme une entrave à la compréhension de l'autonomie de l'agent dans sa complexité. Aussi, il est indéniable que l'interprétation relationnelle reconnaît l'existence d'une composante incontournable des rapports humains : les relations interpersonnelles de dépendance et d'interdépendance. Il va sans dire que la conception libérale défend un idéal qui va à contre-courant de la nature humaine. Cet idéal incite, selon l'interprétation féministe, un individualisme radical et dresse un portrait de l'être humain dépourvu de rapports sociaux. Cependant, cette conception est incohérente en regard avec la réalité humaine.

II- La vulnérabilité

Dans le chapitre précédent, nous avons exploré la notion d'autonomie en nous concentrant sur la version relationnelle défendue par Mackenzie et Stoljar. Il faut maintenant tenter de réconcilier l'opposition apparente entre les états de vulnérabilité et l'autonomie en nous familiarisant avec le concept de vulnérabilité. Dans un premier temps, nous analyserons les différents aspects de l'état de vulnérabilité. Puis, nous élaborerons davantage sur l'idée des relations de dépendance présentes dans l'éthique du *care*. Une analyse actuelle de la notion de vulnérabilité ne peut ignorer le récent ouvrage

collectif *Vulnerability: New essays in ethics and feminist philosophy* publié en 2014 par Mackenzie, Rogers et Dodds. Ces auteures féministes étudient la vulnérabilité sous de multiples facettes. Plusieurs analyses thématiques sont présentées : le politique et ses répercussions sur les communautés vulnérables, notre responsabilité envers ces dernières ou encore le commentaire de Paul Formosa sur le rôle de la vulnérabilité dans l'éthique kantienne³¹, par exemple. Ces réflexions précèdent une étude axée sur l'éthique du *care* et la notion de dépendance. Étant donné l'objet d'étude de notre recherche, cet ouvrage constituera pour nous une référence et un guide. Ainsi, notre étude se concentrera sur les thématiques de dépendance, d'autonomie et de responsabilité.

a. Vulnérabilité et condition humaine

La vulnérabilité est constitutive de la condition humaine. Pour Mackenzie, Rogers et Dodds, l'étude de la vulnérabilité commence par l'acceptation de cette prémisse évidente. Ne serait-ce qu'au niveau de la nature sensible de l'être humain, nous sommes des êtres continuellement soumis à des menaces à notre survie :

To be vulnerable is to be fragile, to be susceptible to wounding and to suffering; this susceptibility is an ontological condition of our humanity, 'a universal, inevitable, enduring aspect of the human condition'.³²

Par ailleurs, il est aussi possible d'imaginer une multitude d'aspects sous lesquels l'être humain est vulnérable. Dans le cadre de notre analyse, nous étudierons les trois sources

³¹ Formosa, P. (2014). *The role of vulnerability in kantian ethics*, p. 88-109.

³² Mackenzie, C., Rogers, W., Dodds, S. (2014). *Introduction: What Is Vulnerability, and Why Does It Matter for Moral Theory?*, p. 4.

de vulnérabilités présentées dans l'ouvrage de Mackenzie, Rogers et Dodds : les vulnérabilités *inhérente*, *situationnelle*, et *pathogène*.³³ Avant de procéder à notre caractérisation, il est impératif de différencier une *source* de vulnérabilité d'un *état* de vulnérabilité. Cette distinction a généré beaucoup de littérature. Si on ne parle que de trois sources de vulnérabilité (inhérente, situationnelle ou pathogène), les états de vulnérabilité, eux, varient en fonction de différents facteurs (le sexe, l'âge, la nationalité, un handicap, les facultés intellectuelles, l'état de santé, le contexte politique ou socioculturel, etc.) propres à chaque individu. La caractéristique propre d'un état de vulnérabilité est sa durée dans le temps. Un état de vulnérabilité est temporaire. Il peut varier, mais il provient nécessairement d'une des trois sources nommées précédemment.

Passons maintenant à une définition générale de la vulnérabilité. La vulnérabilité est un état de fragilité physique ou mentale vécu par un individu; un état dans lequel il est susceptible d'être blessé, menacé ou encore de se sentir impuissant. La vulnérabilité physique ou *inhérente* fait référence à tout ce qui est constitutif de notre nature affective, à savoir notre corps, nos processus biologiques, notre sensibilité physique :

Inherent vulnerability refers to the sources of vulnerability that are intrinsic to the human condition. These vulnerabilities arise from our corporeality, our neediness, our dependence on others, and our affective and social natures.³⁴

Dans le cadre de notre étude des liens entre la vulnérabilité et l'autonomie, cette source de vulnérabilité n'est pas des plus intéressantes principalement en raison de son caractère insurmontable. Nous ne sommes pas à l'abri de toute menace. Autrement dit, cette vulnérabilité n'appelle pas une action politique concrète afin de corriger la situation à

³³ *Ibid.*, p. 7.

³⁴ *Ibid.*, p. 7.

long terme. À l'opposé se trouve la vulnérabilité sociale qui s'inscrit plus subtilement dans les rapports de force ou dans les liens sociaux. C'est ce que l'on appelle aussi la vulnérabilité *pathogène*. Elle fait référence à un état de vulnérabilité déterminé par des structures sociales handicapantes que l'on peut difficilement contrôler. Nous y reviendrons ci-dessous.

La source de vulnérabilité *situationnelle*, elle, fait allusion à un état de vulnérabilité qui se déroule dans des circonstances particulières. Il peut être question d'un contexte politique où l'oppression dictatoriale rend vulnérable, par exemple. Imaginons aussi une crise économique menant à la perte d'un emploi, dans un pays où le filet social est quasi inexistant. Cette perte d'emploi mènerait à une précarité financière qui rendrait l'agent vulnérable. Elle est considérée comme situationnelle, car nous pouvons facilement imaginer qu'un nouvel emploi ou une période de prospérité économique mettrait fin à cette vulnérabilité. La source situationnelle se caractérise donc par le caractère ponctuel de la situation dans le temps et par les causes concrètes identifiables de cette situation.

Tel qu'avancé par Mackenzie, Rogers et Dodds, les sources de vulnérabilité *inhérente* et *situationnelle* sont souvent interreliées. Un état de vulnérabilité peut autant être causé par l'une que l'autre. La raison pour laquelle une situation x nous rend vulnérables peut être expliquée par notre condition biologique, une source de vulnérabilité *inhérente*. Et vice versa, notre condition d'être humain nous rend plus

vulnérables à des contextes de vulnérabilité *situationnelle*. Par exemple, imaginons un individu malade nécessitant des soins et qui vit dans une société où les soins de santé coûtent des sommes exorbitantes; il est ici question d'une source *inhérente* de vulnérabilité (une condition biologique hors du contrôle de l'individu). Mais le contexte renvoie à une vulnérabilité *situationnelle* (l'inaccessibilité aux soins de santé pour cet individu). La recherche de soins le mènera à la faillite. S'il n'avait pas été malade, il ne se serait pas retrouvé vulnérable financièrement. Utilisons un autre exemple pour illustrer l'inverse. Imaginons une femme prise dans une relation abusive. Cette relation est une source de vulnérabilité *situationnelle*, en raison de son caractère ponctuel dans le temps. En persistant dans cet environnement, sa condition physique et psychologique se détériore au fil des mois : menaces, violence psychologique, agressions. Sa condition biologique en est atteinte; nous avons désormais affaire à une vulnérabilité *inhérente*.

These two sources of vulnerability, inherent and situational, are not categorically distinct. Inherent sources of vulnerability reflect to a greater or lesser extent features of the environment in which individuals are born and raised and live (e.g., health status very much depends on socio-economic factors), while situational causes of vulnerability will have greater or lesser effect depending on individuals resilience, itself a product of genetic, social and environmental influences.³⁵

Cette idée selon laquelle ces deux sources sont souvent interreliées nous offre une nouvelle perspective dans notre étude de l'autonomie. En effet, l'autonomie relationnelle ne se développe qu'au fil des relations. Cependant, nous venons aussi de voir comment certains états de vulnérabilité sont causés par autrui comme dans le cas d'une source situationnelle ou pathogène. Est-il possible de réconcilier les deux? Comment pouvons-nous nous considérer autonomes lorsque nos rapports sociaux sont à la fois sources de

³⁵ Mackenzie, C., Rogers, W., Dodds, S., *op. cit.*, p. 8.

vulnérabilité et l'occasion de développer l'autonomie dans une plus approche relationnelle, tel que présentée par Mackenzie, Rogers et Dodds? Cette question sera précisément celle qui sera étudiée dans le troisième chapitre de ce mémoire.

La source de vulnérabilité *pathogène* se définit par un contexte d'oppression ou d'abus ressenti par un individu dans une situation donnée. Il s'agit d'un type de vulnérabilité situationnelle qui s'exprime dans la structure sociopolitique dans laquelle nous vivons : « These may be generated by a variety of sources, including morally dysfunctional or abusive interpersonal and social relationships and sociopolitical oppression or injustice. »³⁶ Force est de constater que les états de vulnérabilité *pathogène* surviennent généralement dans un contexte *sociétal*, qui comprend la structure culturelle, mais aussi politique dans laquelle nous vivons. Ce type de vulnérabilité met l'agent dans une situation de domination et d'oppression orchestrée par un autre agent. Elle est dite *pathogène*, car l'agent devient la victime des actions volontaires, directes ou indirectes, malintentionnées d'un autre individu ou d'une structure sociale³⁷ :

Pathogenic vulnerabilities are situational vulnerabilities that occur because of adverse social phenomena. They include vulnerabilities caused by injustice, domination, and repression, and also those that occur when actions intended to alleviate vulnerability actually make it worse. So the vulnerability to discrimination that affects minority populations is pathogenic, as is the vulnerability incurred by a person with disabilities who is put in the power of a malicious or incompetent caregiver and thereby made worse off.³⁸

³⁶ *Ibid.*, p. 9.

³⁷ La vulnérabilité pathogène est une question grave qui nécessite une étude approfondie et des mesures sociales concrètes subventionnées par l'État pour la limiter. Cette question ne sera toutefois pas abordée ici, car l'objectif est ici d'explorer les liens conceptuels entre les notions abordées et non de présenter de mesures pour remédier à de telles situations.

³⁸ Rogers, W. (2013). *Rethinking the Vulnerability of Minority Populations in Research*. <https://www.ncbi.nlm.nih.gov/pmc/articles/PMC3828952/>

Ceci étant dit, on ne peut nier le potentiel significativement destructeur que de telles formes de vulnérabilité peuvent avoir sur des individus. La vulnérabilité pathogène possède un caractère insidieux. Elle rend l'agent dépourvu de ressources et soumis à une menace hors de son contrôle. Par ailleurs, elle est l'une des plus difficiles à combattre. Un des principaux défis de la vulnérabilité pathogène est de cibler les indices d'oppression à l'intérieur des normes sociales et culturelles. Dans le cas de structures sociopolitiques, la complexité multidimensionnelle n'est pas une raison suffisante pour ne pas travailler davantage à y mettre fin. Concrètement, les moyens dont on dispose pour combattre une vulnérabilité pathogène sont moins évidents que le système de justice, le corps policier ou le filet social dans des cas de vulnérabilité inhérente ou situationnelle.

Le caractère pathogène fait de cette source l'une des plus complexes en raison de la multitude de circonstances possibles pouvant créer des tels contextes d'apparition, mais aussi en raison du manque d'outils concrets pour la combattre. Proposé par Dodds, l'exemple suivant illustrera mieux notre propos :

For example, if a carer needs to leave paid work to provide for the care of a person whose dependency is intractable, that carer will be more vulnerable to becoming dependent on *others* to provide care (for both the carer and the dependent) should the carer become ill or injured. If the work of caring is relegated to the private or domestic sphere, and hence excluded from the public sphere of the political, then those who have been socially assigned the responsibility of meeting the care needs of dependents are exposed **to secondary dependence and the injustice of inequality**. [...] Unpaid carers (very often family members, and very often women) are frequently assumed to take on this work as private choice, with marginal social support, even where there are very limited public resources available to secure alternative care for dependents.³⁹

³⁹ Dodds, S., (2014). *op cit.*, p. 195.

Que la vulnérabilité soit inhérente ou situationnelle, l'agent se trouve dans une situation désavantageuse nécessitant, par moments, une aide extérieure. Certains états de vulnérabilité sont ponctuels, d'autres perdurent dans le temps. Certains sont propres à la condition humaine, d'autres sont imposés par une tierce partie. Certains sont plus concrets, d'autres plus sont immatériels, tels que les pressions sociales exercées sur les plus fragiles. Certains sont interpersonnels, d'autres sont institutionnels. Quel que soit sa source ou son type, la vulnérabilité ne peut être ignorée. Mackenzie, Rogers et Dodds synthétisent ainsi le rapport entre vulnérabilité et autonomie :

At first glance the concepts of vulnerability and autonomy seem to be opposed. Vulnerability is often defined as being at increased risk of harm or having reduced capacity or power to protect one's interests. It can also connote neediness, dependence, victimhood, or helplessness. Autonomy, on the other hand, is often associated with ideals of substantive independence and self-determination.⁴⁰

Notre hypothèse avance qu'un lien peut être fait entre une des particularités de l'autonomie relationnelle, la socialisation, et les différentes sources de vulnérabilité; les rapports sociaux dans lesquels s'engage un individu ont le potentiel de devenir une source de vulnérabilité situationnelle et pathogène, mais n'empêchent pas pour autant l'exercice de l'autonomie. Dans cette perspective, et à l'instar d'une perspective féministe, il est primordial de reconnaître la surreprésentation du genre féminin dans les différents états de vulnérabilité, une surreprésentation qui serait le fruit de rapports de forces politiques. Une brève étude de la critique du patriarcat, telle que développée par des auteures

⁴⁰ Mackenzie, C., (2014). *The Importance of Relational Autonomy and Capabilities for an Ethics of Vulnerability*, p. 34. (Emphase en gras ajoutée par nous.)

américaines comme Ara Wilson et Carole Pateman, aide à mieux comprendre cette surreprésentation.

C'est à l'époque de la lutte pour les droits civiques que la deuxième vague du féminisme est née. Dans un Occident en plein changement, la société civile a revendiqué un ensemble de mesures juridiques profitant aux minorités. Suite à la dénonciation des injustices sociales, de l'inégalité entre les classes et de la ségrégation, la tradition libérale s'est recentrée sur les droits individuels, en y incluant désormais les droits des femmes⁴¹. Ce mouvement a donc été une réaction forte envers ce qu'il serait possible de définir comme une société *patriarcale* :

The manifestation and institutionalization of male dominance over women and children in the family and the extension of male dominance over women in society in general. It implies that men hold power in all the important institution of society and women are deprived of access to such power. It does *not* imply that women are either totally powerless or totally deprived of rights, influences and resources.⁴²

Que l'on étudie la question selon un féminisme libéral ou un féminisme radical, le constat est le même : une inégalité des sexes qui s'exprime à travers la possession du pouvoir (politique, social, culturel, religieux, économique, etc.), pouvoir qui repose manifestement entre les mains du genre masculin.

Commentaries on the texts gloss over the fact that the classic theorists construct a patriarchal account on masculinity and femininity, of what it is to be a men or a women. Only masculine beings are endowed with the attributes and capacities necessary to enter

⁴¹ Okin, S. M. (1998). *Border Crossings: Multicultural and Postcolonial Feminist Challenges to Philosophy* (Part 1), p. 33.

⁴² Lerner, G. (1986). *The Creation of Patriarchy*, p. 239.

into contracts, the most important of which is ownership of property in the person; only men, that is to say, are 'individuals'.⁴³

Cet ensemble de circonstances mène inévitablement à un contexte propice à la domination et à différents états de vulnérabilité chez le groupe dominé. En transposant le déséquilibre de pouvoir de la cellule maritale à la structure sociale, il devient facile de comprendre la multiplication des états de vulnérabilité pathogène chez le genre féminin. La hiérarchisation et l'inégalité du pouvoir s'expriment dans les deux cas de figure, mais à une échelle différente. Si, à l'échelle de la société, le fait que les hommes soient maîtres du pouvoir politique et économique a pour conséquence de limiter les opportunités offertes aux femmes de bénéficier de contextes aussi avantageux, à l'échelle de la cellule maritale, l'absence d'autonomie et d'indépendance financière peut facilement être considérée comme la principale cause de la vulnérabilité :

Wives who are dependent on their husbands are far more likely to be the victims of severe batterings, and wife abuse is highest in those state where women have the lowest economic, political, educational, and legal status.⁴⁴

Tant à un niveau qu'à l'autre, la répartition inégale du pouvoir entre les deux sexes explique la surreprésentation des femmes dans les états de vulnérabilité. Cette parenthèse sur la place des femmes dans *l'étude du patriarcat* n'avait pas la prétention d'être exhaustive. Elle avait, plutôt, comme objectif de conclure l'étude de la vulnérabilité en discutant brièvement de la place du genre féminin.

⁴³ Pateman, C. (1988). *The Sexual Contract*, p. 8, (chapitre 1)

⁴⁴ Held, V. (1982, Printemps). Book reviews: "Women in Western Political Thought & The Radical Future of Liberal Feminism." Dans *Signs : Journal of Women in Culture and Society*.
<http://www.journals.uchicago.edu/toc/signs/1982/7/3> -
Vol. 7, No. 3, Feminist Theory, p. 696-700.

b. Dépendance et autonomie

Notre prochaine analyse abordera la présence des relations de dépendance inhérentes dans une vie. L'éthique du *care* est l'approche philosophique la plus adaptée afin de mieux comprendre ce type de relation sans la connotation péjorative qui peut y être rattachée : on interprète souvent, à tort, que le besoin nécessaire d'une aide extérieure afin de surpasser cet état de vulnérabilité est une mauvaise chose. L'idéal d'indépendance et d'autarcie, comme nous l'avons vu dans le premier chapitre, n'est pas compatible avec l'interprétation que le *care* fait des relations sociales.

Approfondissons le rapport entre les liens d'interdépendance et l'autonomie. Notons dès le départ qu'il existe différentes constructions sociales et culturelles entre les hommes et les femmes quant à la manière de s'engager dans des rapports sociaux et d'aborder l'environnement social. Dès lors, notre approche sera comparative afin de rendre explicite comment la conception traditionnelle de l'autonomie s'est basée sur des traits masculins. Cette analyse féministe nous permettra en même temps d'établir des rapprochements entre l'autonomie relationnelle et les états de vulnérabilité. L'éthique du *care* sera pertinente pour résoudre la tension apparente entre vulnérabilité et autonomie. Après avoir caractérisé les approches masculines et féminines, en présentant un tableau général des relations d'interdépendance, nous poursuivrons en étudiant la notion d'interconnectivité.

Dans *In a different voice* (1982), Carol Gilligan étudie la manière dont les femmes et les hommes entreprennent leurs relations sociales. Dans ce court ouvrage qui provoqua une réévaluation majeure de la morale selon le genre de l'agent, elle se penche plus particulièrement sur leurs différences. Gilligan estime que les hommes abordent les rapports sociaux dans un cadre de justice. Les femmes, quant à elles, usent d'une manière qui relèverait plutôt du *care* (de la sollicitude)⁴⁵. Autrement dit, leur approche s'inscrit plus dans une attitude de protection, de souci, d'aide et d'empathie, approche reposant hypothétiquement sur des fondements biologiques. Du fait que les femmes portent et accouchent des enfants, elles recevront en même temps le rôle de la protection, de la gestion familiale et de l'éducation des enfants, rôle qui n'est pas donné biologiquement aux hommes. Ainsi, comme le conclut, Gilligan : « As a result, in any given society, feminine personality comes to define itself in relation and connection to her people more than masculine personality does. »⁴⁶

Dans le contexte d'une société patriarcale, on considéra donc la conduite du genre masculin comme étant la norme à suivre. Conséquemment, l'approche que les femmes ont des relations sociales déviara nécessairement des standards sociaux et sera considérée comme inférieure, inadéquate. Gilligan proposera donc un changement de paradigme. Partant de l'hypothèse selon laquelle les femmes et les hommes font l'expérience des rapports sociaux différemment, Gilligan avancera qu'il serait erroné d'énoncer qu'une seule norme soit applicable aux deux genres. Pour deux conduites, il faudra énoncer *plus*

⁴⁵ Malheureusement, la traduction française n'offre pas un terme exact pour le mot *care*. Comprendons-le comme une attitude de soin, de préoccupation, de souci envers les gens qui nous sont chers.

⁴⁶ Gilligan, C. (1982). *In a different voice*, p. 7.

d'une bonne manière d'aborder les rapports sociaux. Gilligan proposera une nouvelle façon d'aborder les relations sociales dans la sphère autonome de chaque agent : « The moral theory known as 'the ethics of care' implies that there is a moral significance in the fundamental elements of relationships and dependencies in human life. »⁴⁷ Il est possible de voir ici comment le *care* s'éloigne de l'interprétation libérale de l'autonomie. Cette éthique privilégie les principes de socialisation et de dépendance, universels à la condition humaine, plutôt que les idéaux d'autosuffisance et d'indépendance.

Notons que l'aspect le plus fondamental dans l'éthique du *care* est la reconnaissance des relations d'interdépendance entre les individus. Il est essentiel de porter notre attention sur l'usage du terme *reconnaissance*. On parle de reconnaissance, car il est admis que les relations de dépendance font partie de la vie. Il était primordial de normaliser ce type de rapports en rappelant qu'ils sont propres à la condition humaine. Dans *Caring: a feminine approach to ethics* (1989), Nel Noddings se concentre particulièrement sur l'interconnectivité entre les agents. Dans le contexte de l'éthique du *care*, tel que mentionné précédemment, la relation est composée de deux entités : *one-caring* (la personne qui se soucie de) et *cared-for* (la personne dont on se soucie). D'une part, l'interconnectivité est un aspect propre à la socialisation. Tout agent sera en relations et sera connecté avec plusieurs individus tout le long de sa vie. D'autre part, l'interconnectivité relève de la faculté de comprendre la réalité d'autrui :

⁴⁷ Sander-Staudt, M. (2011). Care Ethics. *Internet Encyclopedia of Philosophy*.
<http://www.iep.utm.edu/care-eth/a>

I try to apprehend the reality of the other. This is the fundamental aspect of caring from the inside. When I look at and think about how I am when I care, I realize that there is invariably this displacement of interest from my own reality to the reality of the other.⁴⁸

En effet, lorsque l'on reconnaît qu'autrui peut avoir une réalité différente de la nôtre, que l'on considère cette réalité comme légitime et que l'on entretient une relation sociale avec cet individu, on se trouve alors dans une relation de *caring*, selon Noddings. Ici, les notions d'empathie et de compassion sont très évidentes. Le *care* passe nécessairement par un effort d'empathie face à notre entourage. Ainsi, il n'est pas question de projeter sa réalité ou sa perception des choses sur autrui, mais plutôt d'en reconnaître une qui est différente de la nôtre.

Cette interconnectivité ne demande pas uniquement d'être en contact avec autrui. Elle présuppose un travail de réflexion, un souci. Dans un rapport de connectivité avec autrui, il est attendu de se mettre dans la situation de l'autre, de comprendre sa perspective et ses opinions. Une réceptivité à autrui et à son monde est donc attendue des agents dans un rapport de *one-caring* et de *cared-for*. Force est de constater que la sensibilité exigée par ce type de relation ne va pas de soi, elle n'est pas innée, c'est un exercice. Autrement dit, le *care* est une attitude de souci et de compassion qui exige un effort conscient du *one-caring*. Même si selon Noddings, il est difficile de déterminer un ensemble de critères nous permettant de qualifier une personne de *one-caring*, cela ne réduit pas le *care* à une notion abstraite, mais plutôt subjective : « If we can understand

⁴⁸ Noddings, N. (2003). *Caring: A feminine Approach to Ethics and Moral Education*, p .14

how complex and intricate, indeed how subjective, caring is, we shall perhaps be better equipped to meet the conflicts and pains it sometimes induce. »⁴⁹

En résumé, l'éthique du *care* a besoin du concept d'interconnectivité pour fonder ses assises et ses principes de base. Le *care* se comprend comme une façon différente d'aborder l'éthique en reconnaissant les relations de dépendance constitutives de la condition humaine. Dans une telle perspective, l'être humain n'est plus conçu comme étant un être autosuffisant; on admet que les rapports sociaux entretenus sont interdépendants. L'attitude de mise est celle d'un souci sincère, mais aussi d'une réceptivité à toute réalité différente de la nôtre. Un travail psychologique, un effort d'empathie est requis. Tel que mentionné, la notion d'*exercice* indique une tâche complexe qui permet de développer cette attitude de *caring*. Précisément, un des reproches féministes adressés au patriarcat est l'absence d'espace alloué au développement de l'empathie, aux aptitudes sociales et aux initiatives altruistes. En effet, il incomberait à l'éducation des futures générations de reconnaître ces liens de dépendance, mais aussi d'encourager la pratique des aptitudes au *care*. Traditionnellement, le développement de l'autonomie, de l'autarcie et de l'indépendance est valorisé précisément, car il est conçu comme un gage de réussite. C'est donc par l'éducation qu'un changement de perspective de cet idéal d'autarcie vers le *care* est possible. Enfin, l'éthique du *care* permet de concevoir différemment la place des relations sociales chez l'agent autonome. Ainsi, cette théorie permet de résoudre la tension entre la vulnérabilité et l'autonomie.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 12.

III – Réconciliation entre l'autonomie et la vulnérabilité

Successivement, nous avons étudié les concepts d'autonomie et de vulnérabilité. Nous nous sommes penchés sur les critiques féministes formulées à l'endroit de la conception libérale de l'autonomie, puis nous avons exploré une conception relationnelle de l'autonomie en insistant sur sa dimension sociale par l'étude des formes procédurale et causale. Posant ensuite notre regard sur le concept de vulnérabilité, son caractère constitutif de la condition humaine a été exploré à travers trois variantes : inhérente, situationnelle et pathogène. Finalement, l'éthique du *care* nous a permis de mieux comprendre les relations de dépendance et leur légitimité en remettant en question la connotation péjorative de ce concept.

Il faut maintenant expliquer pourquoi, selon l'interprétation libérale, la vulnérabilité et l'autonomie sont des concepts difficilement conciliables en approfondissant les incohérences concrètes et corollaires de cette interprétation. En guise

d'alternative, nous expliquerons comment la théorie relationnelle de l'autonomie intègre mieux les concepts de vulnérabilité et de dépendance. Pour terminer, nous montrerons les limites de cette théorie en nommant quelle forme de vulnérabilité demeure irréconciliable avec l'autonomie.

a. Comment les états de vulnérabilité minent-ils l'atteinte de l'autonomie?

Tel que nous l'avons mentionné au premier chapitre, la théorie morale kantienne fait de l'hétéronomie la cause d'un état de minorité. Sans ériger lui-même les lois morales universalisables auquel il se soumettra, l'agent ne pourrait se considérer autonome. Dans un premier temps, cherchons à saisir pourquoi, selon la version libérale de l'autonomie, certains états de vulnérabilité empêchent l'atteinte de cet idéal.

Quel que soit le degré de vulnérabilité dans lequel se trouve un agent, cet état demeure continuellement une menace à son autonomie. Dans une perspective libérale de l'autonomie, il est possible d'expliquer comment les états de vulnérabilité menacent trois composantes de l'exercice de l'autonomie : les aptitudes et habiletés cognitives et physiques, l'autodétermination et l'indépendance.

Qu'il soit question d'un état de vulnérabilité de source inhérente, situationnelle ou pathogène, les habiletés physiques et les aptitudes intellectuelles peuvent être perturbées par cet état et empêcher l'agent de prendre les décisions ou de poser les actions qu'il

poserait en temps normal. Imaginons, par exemple, une douleur physique ou psychologique qui affecte le jugement de l'agent. Dans un tel cas de figure, cette diminution de capacités peut être interprétée comme une perte d'autonomie. Si l'on considère que, sans ces circonstances particulières, l'agent aurait agi conformément à son habitude, à savoir de manière rationnelle et désintéressée en termes kantien, il est possible de déduire que les circonstances (l'état de vulnérabilité physique, par exemple) sont la raison de sa perte d'autonomie. Une perte de moyens engendre une perte d'autonomie, qu'elle soit causée par la douleur, l'anxiété, le stress ou la panique, pour ne nommer que ces quelques exemples.

Par ailleurs, une perte d'autonomie peut s'exprimer aussi par l'incapacité d'un agent à s'autodéterminer. Comme la philosophie kantienne nous l'enseigne, l'autonomie s'exprime par la soumission de soi aux lois morales. L'agent détermine rationnellement les lois et s'y soumet. Sa liberté s'exprimera donc par le choix des lois émises et l'autonomie de l'agent, par la soumission à celles-ci. Ainsi, lorsqu'un agent n'est plus en mesure de s'autodéterminer, d'énoncer clairement le contenu de ses choix, en raison d'un état de vulnérabilité quelconque, son autonomie est immédiatement diminuée. Comme le formule André Comte-Sponville, un agent hétéronome est celui qui n'est plus en mesure « de se soumettre à sa propre législation. »⁵⁰ En effet, lorsqu'une situation rend l'agent vulnérable, il se trouve dans un contexte où il n'est plus possible pour lui de déterminer les choix qui lui conviennent. L'agent n'est plus libre de choisir, de déterminer et de construire sa vie; il n'est donc pas autonome, en termes kantien. L'incapacité de

⁵⁰ Comte-Sponville, A. (2001). *Dictionnaire philosophique*, p. 106.

s'autodéterminer est souvent corollaire et peut être expliquée par une diminution des habiletés de l'agent. Ainsi, il ne suffit pas simplement de choisir soi-même les actes de sa vie, mais d'avoir la liberté et la chance de les exercer. Dans le cas de sources inhérente ou situationnelle, les capacités diminuées peuvent justifier l'incapacité à s'autodéterminer.

Enfin, la vulnérabilité parvient particulièrement à toucher le sentiment d'indépendance de l'agent. Ne plus être en mesure de se considérer maître de soi est une des répercussions logiques de l'existence de certains états de vulnérabilité. Parfois, une aide extérieure est incontournable pour permettre à l'agent de s'extraire de cet état de vulnérabilité. Nous pouvons penser à des ressources financières octroyées par un être cher, une aide physique lors d'une attaque, mais aussi une aide psychologique ou médicale, pour nommer quelques exemples. Cette aide peut être interprétée de différentes manières. Dans une lecture féministe critique de la version libérale de l'autonomie, elle peut se traduire comme la dépendance de l'agent à une autorité extérieure, une incapacité à s'autosuffire. L'agent se trouverait désormais à la merci d'une autre personne. Dans une telle interprétation, la vulnérabilité serait la cause première de l'hétéronomie.

Au contraire, dans une approche relationnelle féministe de l'autonomie, une aide extérieure est un outil offert à l'agent. Elle est cohérente avec les pratiques sociales de l'être humain. Apparaissent ainsi les interprétations contrastées de ces deux conceptions de l'autonomie. Est-il possible d'articuler une position dans laquelle la vulnérabilité ne signe pas l'arrêt de mort de l'autonomie?

b. Comment être autonome tout en étant dépendant?

La solution à la tension apparente entre l'autonomie et la vulnérabilité relève d'un changement de perspective fondamental, selon plusieurs auteures féministes. En s'opposant à la version libérale de l'autonomie, la théorie relationnelle sépare d'emblée le concept d'autonomie de l'idéal d'indépendance. La source de la tension réside dans cette association utopique. Ces auteures proposent donc de concevoir l'autonomie dans une perspective relationnelle plutôt qu'individualiste. Pour ce faire, Mackenzie et Stoljar refuseront d'intégrer l'autarcie comme élément constitutif de leur conception de l'autonomie. Elles prôneront plutôt une définition qui intègre dans son sein le concept même de vulnérabilité.

Dans *Autonomy and the Social Self* (2000), Linda Barclay défend la thèse selon laquelle la capacité d'un agent à être autonome se développe, dès l'origine, dans un environnement social. Dépourvu de liens sociaux, un agent moral serait incapable de développer cette aptitude. L'autonomie serait une conséquence de la nature sociale de l'être humain :

While it may well be true that certain forms of social determinism militate against the development of autonomy competency, it is equally true that the very precondition of our being able to develop and sustain our capacity for autonomy is attributable to our developing and remaining embedded within a network of social relationships. The capacity and aspiration for autonomy is not something that we are born with but

something we develop only in society. The fact that any of us has the capacity for autonomous agency is a debt that we owe each other.⁵¹

Comme Barclay l'explique, l'autonomie n'est pas une habileté innée chez l'être humain, elle est le résultat de rapports sociaux. Mackenzie et Stoljar partagent aussi cette position. Selon Barclay, la conception de l'autonomie individualiste est erronée, impossible et incohérente avec la réalité humaine.⁵² Qu'il soit question d'un environnement social ou familial, l'individu n'est pas un agent qui se développe par lui-même, éloigné de différentes cellules sociales. Au contraire, l'identité individuelle de chacun est inscrite dans un contexte menant au développement de l'autonomie. Un agent grandit dans un contexte politique, social et culturel qui aura forcément une influence sur la personne qu'il deviendra, tout comme la communauté à laquelle il appartiendra. Ainsi, chaque individu est formé par son environnement social et, par ce fait même, la capacité à s'autodéterminer, à choisir pour soi, ne peut se développer isolée.

Cette conception de l'autonomie est tout à fait cohérente avec la position que nous tentons d'articuler. D'abord, elle reconnaît que la structure identitaire s'inscrit dans le cadre de la socialisation, mais aussi, qu'il est tout à fait concevable d'être dépendant tout en étant autonome. L'autonomie étant le résultat des rapports sociaux, un état de dépendance ne saurait être interprété de manière péjorative. Les états de dépendance feraient partie des différents rapports sociaux de tout être humain. Le sentiment de dépendance ne serait alors plus interprété comme l'échec de l'autarcie individuelle, mais

⁵¹ Barclay, L. (2000). « Autonomy and the Social Self. » Dans Catriona Mackenzie et Natalie Stoljar, *Relational Autonomy, Feminist perspectives on autonomy, agency and the social self*, p. 54.

⁵² *Ibid.*, p. 55.

plutôt comme une étape du développement de l'autonomie. C'est ce que Barclay défend : le caractère autonome de tout agent ne peut se construire isolément. La capacité à s'autodéterminer présuppose que l'agent a choisi ce qui lui convenait dans une sélection de choix possible. Cette sélection découle de l'environnement social de l'agent. L'autonomie relationnelle intègre et reconnaît les états de dépendance vécus par l'être humain. Autrement dit, si l'on se considère autonome, au sens relationnel, alors une situation de dépendance n'est pas une entrave.

L'autonomie relationnelle intègre mieux qu'une vision atomiste irréaliste la notion de dépendance, car elle reconnaît la vulnérabilité comme étant une caractéristique de la condition humaine. Pour les tenants de l'autonomie relationnelle, la vulnérabilité ne signifie pas une perte d'autonomie, mais plutôt une preuve de notre humanité. En tenant compte de cette caractéristique, l'interprétation relationnelle peut inclure une dimension sociale à sa définition, plutôt que de s'y opposer. Ainsi le développement personnel devient grandement influencé par les liens sociaux :

The first and strongest way of expressing concern about the relation between autonomy and the fact that the identity of the self is socially determined is to deny that individual autonomy is possible. For every value, plan or project endorsed by the self, there is a set of social influences that can account for why one makes the 'choices' one does. Autonomy is an illusion. Even if we go through the motions of reflecting on our motivational structure to critically reconsider our ends and purposes, the 'choices' we make are themselves just as much a product of the social environment as our prereflective ends and purposes are.⁵³

⁵³ *Ibid.*, p. 54.

Barclay conclut que l'autonomie, selon une définition individualiste et atomiste, n'existe tout simplement pas. La définition relationnelle est plus nuancée et s'harmonie davantage avec la nature de l'être humain. Tout comme la socialisation, l'être humain ne pourra échapper aux états de dépendance qui marqueront certains moments de sa vie. C'est par ces états de dépendance que le développement de l'autonomie peut se faire.⁵⁴ L'autonomie est une aptitude qui se construit et se pratique dans un corps social. Autrement dit, les rapports sociaux sont fondamentaux au développement personnel, mais aussi à la *réalisation* et à l'*exercice* de l'autonomie. « The important point, however, is that both feminists and communitarians argue that our capacity for autonomy is acquired in contexts where we are dependent on others. »⁵⁵ C'est bien notre dépendance à autrui qui nous permet d'acquérir l'aptitude à l'autonomie. La normalisation de ces états permet d'exclure l'interprétation péjorative qu'en a faite la tradition. Dépendance et autonomie ne sont pas mutuellement exclusives. Il en va de même pour la vulnérabilité et l'autonomie. La conception relationnelle de l'autonomie permet donc une rectification fondamentale : l'environnement social de l'agent ne le limite pas, mais lui permet plutôt de grandir, de s'épanouir et de se sentir reconnu.⁵⁶ L'entourage social est une source de valeur. L'autonomie relationnelle distingue aussi la structure sociale dans laquelle chaque agent est inscrit de son implication dans son processus réflexif.⁵⁷ Autrement dit, la manière de penser d'un agent est en partie influencée par la structure sociale dans laquelle il vit. C'est la différence relevée entre l'approche procédurale et causale dans l'autonomie

⁵⁴ *Ibid.*, p. 57.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 57.

⁵⁶ Dryden, J. (2010)., *op.cit.*

⁵⁷ Mackenzie, C., Stoljar, N. (2000)., *op cit.*

relationnelle.⁵⁸ Par contre, Barclay amène une précision très intéressante dans *Autonomy and the Social Self*. L'autonomie relèverait des rapports sociaux, mais il serait aussi question d'*adaptabilité*. En effet, l'agent autonome est celui qui possède les moyens pour s'adapter et s'ajuster à l'environnement qui lui est imposé. Nous sommes ici en présence d'un agent actif :

The difference is that the autonomous person is not a passive receptacle of these forces but reflectively engages with them to participate in shaping a life for herself. [...] Once we understand that autonomy does not imply the simple shedding of social influence but the ability to fashion a certain response to it, then social determinism does not entail that autonomy is an illusion.⁵⁹

Il est ici question d'une dynamique entre l'agent et son environnement, dynamique qui présuppose d'autres individus. Définir l'autonomie par l'autodétermination exige de tenir compte que l'*auto*, le soi, qui est une construction constituée de relations sociales. L'autonomie apparaît alors nécessairement relationnelle. Le remplacement de la conception libérale de l'autonomie par une approche relationnelle permet un changement de perspective dans l'étude du phénomène humain. Comme l'affirme Susan Dodds :

Vulnerability is a disposition of embodied, social, and relational beings from whom the meeting of needs and the development of capabilities and autonomy involve complex interpersonal and social interactions. Dependence is one form of vulnerability. Dependence is vulnerability that requires the support of a specific person (or people) - that is care. To be dependent is to be in circumstances in which one must rely on the care of other individuals to access, provide and secure (one or more of) one's needs, and promote and support the development of one's autonomy and agency. Thus, while we are all always vulnerable to some degree, we are not always dependent.⁶⁰

⁵⁸ Voir Chapitre 1 pour plus de détails.

⁵⁹ Barclay, L. (2000), *op. cit.*, p. 55.

⁶⁰ Dodds, S. (2014). Dependence, Care, and Vulnerability. Dans Mackenzie, C., Rogers, D., Dodds, S. (2014), *op. cit.*, p. 182-183.

Conclusion

Mackenzie, Stoljar, Rogers, Dodds et leurs consœurs ont ouvert un chemin alternatif crédible pour mieux rendre compte de l'autonomie de l'être humain. En reconnaissant pleinement la place de la socialisation et de la vulnérabilité dans la condition humaine, elles enrichissent non seulement notre compréhension philosophique du concept d'autonomie mais, également, celle du rapport de l'être humain au monde qui l'entoure et, par ricochet, de l'exercice de la moralité en tant que phénomène humain complexe.

En prenant du recul, notre examen de ces conceptions critiques permet de constater une tendance de fond dans l'histoire de la philosophie; jusqu'à tout récemment, la philosophie a eu l'habitude de reléguer l'étude de la vulnérabilité humaine au second plan, derrière l'étude de la rationalité ou de la logique, sans jamais vraiment accorder à

l'affectivité la place complexe et nuancée qu'elle devrait occuper dans ce champs d'étude. Cela explique sans doute en partie pourquoi la notion de vulnérabilité a, elle aussi, été peu étudiée en philosophie. C'est à ces philosophes féministes contemporaines, pionnières du développement de théories comme l'éthique du *care* et l'autonomie relationnelle, que l'on doit aujourd'hui un regard plus nuancé sur la grande thématique abordée dans ce mémoire. Une philosophie morale qui accepte davantage la place de l'affectivité et de la nature humaine sensible engendre non seulement une approche transformée de l'autonomie, mais aussi une vision moins genrée, donc plus représentative du genre *humain*. Et cela constitue indubitablement une avancée philosophique, avancée qui fait écho à l'appel de l'Américaine Martha Nussbaum, qui constitue pour nous un mot de la fin de choix :

What I am calling for, in effect, is something that I do not expect we shall ever fully achieve: a society of citizens who admit that they are needy and vulnerable, and who discard the grandiose demands for omnipotence and completeness that have been at the heart of so much human misery, both public and private.⁶¹

⁶¹ Nussbaum, M. (2006). *Hiding from Humanity: Disgust, Shame, and the Law*, p. 17.

Bibliographie

Anderson, J., Honneth, A. (2005). Autonomy, Vulnerability, Recognition, and Justice. Dans J. Christman, J. Anderson (dir.), *Autonomy and the Challenges to Liberalism: New Essays* (p. 127-149). New York: Cambridge University Press.

Barclay, L. (2000). Autonomy and the Social Self. Dans C. Mackenzie, N. Stoljar (dir.), *Relational Autonomy. Feminist perspectives on autonomy, agency and the social self* (p. 52-71). New York: Oxford University Press.

Buss, S. (2013). Personal Autonomy. Dans *The Stanford Encyclopedia of Philosophy*. Repéré à <http://plato.stanford.edu/archives/win2014/entries/personal-autonomy/>

Chodorow, N. (1986). Toward a relational individualism: the mediation of self through psychoanalysis. Dans T.C. Heller (dir.) *Reconstructing individualism: Autonomy, Individuality and the Self in Western Thought* (p. 197-207). Stanford: Stanford University Press.

Christman, J. (2015). Autonomy in Moral and Political Philosophy. Dans *The Stanford Encyclopedia of Philosophy*. Repéré à <http://plato.stanford.edu/archives/spr2015/entries/autonomy-moral/>

- Clement, G. (1996). *Care, autonomy, and justice: Feminism and the ethics of care*. Colorado: Westview Press.
- Code, L. (1991). Seconds Persons. Dans L. Code (dir.), *What Can She know? Feminist theory and the Construction of Knowledge* (p. 71-109). New York et Londres: Cornell University Press.
- Code, L. (2000). The perversion of autonomy and the subjection of women. Discourse of social advocacy at century's end. Dans C. Mackenzie, N. Stoljar (dir.), *Relational Autonomy. Feminist perspectives on autonomy, agency and the social self* (p. 183-209). New York: Oxford University Press.
- Cohen-Almagor, R. (2012, Vol.87, No. 4). Between Autonomy and State Regulation: J.S. Mill's Elastic Paternalism. *Cambridge Journal*, p. 557-582.
- Comte-Sponville, A. (2001). Autonomie. Dans A. Comte-Sponville (dir.), *Dictionnaire philosophique* (p. 106). Paris : Presses Universitaires de France.
- Dryden, J. (2010). Autonomy. Dans *Internet Encyclopedia of Philosophy*. Repéré à <http://www.iep.utm.edu/autonomy/>
- Fineman, M. A. (2000, Vol. 8, No.13). Cracking the foundational myths: independence, autonomy and self-sufficiency. Dans *American University Journal of Gender, Social policy and Law*, p. 12-29.
- Fineman, M.A. (2004). *The Autonomy Myth: A Theory of Dependency*. New York: New Press.
- Formosa, P. (2014). The role of vulnerability in kantian ethics. Dans C. Mackenzie., W. Rogers., S. Dodds. (2014). *Vulnerability: New Essays in Ethics and Feminist Philosophy*, (p. 88-109). New York: Oxford University Press.
- Friedman, M. (1997). Autonomy and the social relations: Rethinking the feminist critique. Dans *Feminists Rethink The Self* (1^{ère} édition, p. 40-61). Boulder, Colorado: Westview Press.
- Friedman, M. (2000). Autonomy, Social Disruptions, and Women. Dans C. Mackenzie, N. Stoljar (dir.), *Relational Autonomy: Feminist Perspectives on Autonomy, Agency and the Social Self* (p. 37-51). New York: Oxford University Press.
- Gilligan, C. (1982). *In a different voice*. Cambridge, Massachusetts et Londres: Harvard University Press.
- Held, V. (1982, printemps). Book reviews: Women in Western Political Thought & The Radical Future of Liberal Feminism. Dans *Signs: Journal of Women in Culture and Society*. (Vol. 7, No.3 Feminist Theory pp. 696-703)

Repéré à <http://www.journals.uchicago.edu/toc/signs/1982/7/3>

Jaggar, A. (1983). *Feminist Politics and Human Nature*. New Jersey: Rowman & Allanheld.

Kant, E. (1785/1994). *Métaphysique des mœurs I*. Paris: GF — Flammarion.

Keller, E. (1985). *Reflections on Gender and Sciences*. New Haven: Yale University Press.

Lerner, G. (1986). *The Creation of Patriarchy*. New York et Oxford: Oxford University Press

Mackenzie, C., Stoljar, N. (2000). *Relational Autonomy: Feminist Perspective on Autonomy, Agency and the Social Self*. New York: Oxford University Press.

Mackenzie, C., Roger, W., Dodds, S. (2014). *Vulnerability: New Essays in Ethics and Feminist Philosophy*. New York: Oxford University Press.

Mackenzie, C., Roger, W., Dodds, S. (2014). Introduction: What Is Vulnerability, and Why Does It Matter for Moral Theory. Dans Mackenzie, C., Rogers, W., Dodds, S (dir.), *Vulnerability New essays in ethics and feminist philosophy* (p.1-29). New York: Oxford University Press.

Mackenzie, C. (2014). Three Dimensions of Autonomy: A Relational Analysis. Dans Veltman, A., et Piper, M (dir.). *Autonomy, Oppression, and Gender* (p.15-41). New York: Oxford University Press.

Mackenzie, C., (2014). The Importance of Relational Autonomy and Capabilities for an Ethics of Vulnerability. Dans Mackenzie, C., Rogers, W., Dodds, S. *Vulnerability New essays in ethics and feminist philosophy* (p.33-59). New York: Oxford University Press.

Mill, J.S. (1859/2001). *On Liberty*. Kitchener: Batoche Books.

Nelson, E. (2013). *Law, Policy and Reproductive Autonomy*. United Kingdom: Bloomsbury Publishing.

Nodding, N. (1984). *Caring, a feminine approach to ethics & moral education*. Berkeley: University of California Press.

Nussbaum, M. (2006). *Hiding from Humanity: Disgust, Shame, and the Law*. Princeton et Oxford: Princeton University Press

Okin, S.M. (1998, Printemps). Border Crossings: Multicultural and Postcolonial Feminist Challenges to Philosophy (Part 1). Dans *Hypatia*, Vol 13(2), p. 32-52.

Pateman, C. (1988). *The Sexual Contract*. Stanford, Californie: Stanford University Press
Repéré à :

https://books.google.ca/books?id=cJM6AwAAQBAJ&pg=PT9&hl=fr&source=gbs_toc_r&cad=3#v=onepage&q&f=false

Rogers, W. (2013, Décembre). Rethinking the Vulnerability of Minority Populations in Research. *Am J Public Health*, 103(12), p. 2141-2146.

Repéré à <http://www.ncbi.nlm.nih.gov/pmc/articles/PMC3828952/>

Sander-Staudt, M. (2011). Care Ethics. Dans *Internet Encyclopedia of Philosophy*.

Repéré à <http://www.iep.utm.edu/care-eth/a>

Stoljar, N. (2014, printemps). Feminist Perspectives on Autonomy. Dans *The Stanford Encyclopedia of Philosophy*.

Repéré à <http://plato.stanford.edu/archives/spr2014/entries/feminism-autonomy/>.

Stoljar, N. (2011). Autonomy, Informed Consent and Relational Conceptions of Autonomy. Dans *The Journal of Medicine and Philosophy*, Vol.36, p. 275-384.

Veltman, A., Piper, M. (2014). *Autonomy, Oppression, and Gender*. New York: Oxford University Press.

Verkerk, M.A. (2001). The Care Perspective on Autonomy. Dans *Medecine, Health Care and Philosophy*, Vol.4, p. 289-294

Wilson, Ara. (2000). *Patriarchy: Feminist Theory*.

Repéré à

https://www.academia.edu/5488906/Patriarchy_Feminist_Theory_encyclopedia_essay_on_concept_of_patriarchy_